

Zitiervorschlag: Laurent Angliviel de la Beaumelle (Hrsg.): "Amusement VI.", in: *La Spectatrice danoise*, Vol.1\006 (1748), S. 43-50, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Hrsg.): Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.4179

AMUSEMENT VI.

*Eh! bien soit : voïons l'Opéra ;
De l'humeur dont je suis, tout me divertira.*

Van Effen.

Mr. *de Saint-Evremont* définit à mon gré fort joliment l'Opéra. « C'est, dit-il, un assemblage bizarre de Poésie & de Musique, où le Poète & le Musicien se gênent mutuellement, pour ne faire qu'une pièce détestable. »

Ce Poème, peu connu avant *Quinault*, choque toutes les loix de la Poésie Dramatique. On y voit un merveilleux, qui blesse. On représente une action ; & on chante tout : Vous diriez que les hommes & les femmes sont autant de *Rossignols*. Un fleuve y paroît en bas de soie blancs ; on y voit une Amante désespérée, occupée à chercher des sons mélodieux, & mettre les roulades à la place des soupirs, un insensible répondre durement, mais avec des airs tendres à des fleurettes monotones, un Roi mourir comme un *Cygne*, & faire son testament en chantant.

Je crois, que, quand les hommes se seroient mis à l'alambic, on n'auroit pu tirer d'eux un plan plus contraire au sens commun. *M. de Fontenelle*, qui est auteur de l'Opéra de *Thétis & Pélée*, qu'on regarde comme un des chefs-d'œuvres de la scène Lyrique, convient de bonne-foi, que le plus bel Opéra est toujours un ouvrage monstrueux. Cette autorité est de grand poids, mais elle est inutile ; car quel est l'homme sensé, qui ne s'aperçoit pas, que ce spectacle heurte toutes les règles de la vraisemblance.

Cependant, on y court en foule ; on le préfère à la Comédie. D'où cela peut-il venir, sur-tout dans un siècle, comme le notre, où le Goût est extrêmement délicat & épuré ? Cherchons-en la cause dans les contrariétés naturelles de l'esprit humain. On diroit, que nous avons deux Raisons, l'une saine, l'autre dérégulée, qui se livrent des combats continuels ; mais, si cela étoit vrai, il faudroit avouer, que celle, qui devoit être la plus forte, est ordinairement la plus foible.

Si dans les grandes villes, où le Peuple est affamé de spectacles, on proscrivoit la Comédie pour laisser le champ libre à l'Opéra, celui-ci, à coup sûr, ne dureroit pas long-tems. On s'ennuyeroit bien-tôt de la Poésie chantante, & l'on donroit vite congé à *Lully* & à *Rameau*. (*) Ce faux merveilleux lasserait. On voudroit quelque chose de plus naturel, on redemanderoit à grand cris la Comédie ; & l'on ne se broüilleroit plus avec elle. Je n'oserois pourtant l'assurer. L'homme est si inconstant !

Une preuve sensible du peu de plaisir qu'on trouve à l'Opéra, c'est le peu d'attention avec laquelle on l'écoute. Vous diriez qu'on ne s'y rend que par air, ou par habitude. Ici l'on jase, là on rit ; ici on bâille ; là on dort. Heureusement vient une danse éveillée du Chœur, sur laquelle on ouvre les yeux pour les refermer aussitôt. Encore tous les Opera n'ont-ils point cette prérogative. A ceux-là on est obligé à un ennui de trois heures de suite.

Le premier coup d'archet est ce qu'il y a de plus agréable. La première fois qu'on voit lever la toile, on est tout yeux & tout oreilles. Il semble, qu'on se trouve transporté dans le païs des enchantemens, dans l'isle des Métamorphoses. Là, en un clin d'œil, les hommes sont transformés en divinités. Là vous voïagez sans sortir de votre place ; L'art fait voïager les Païs devant vous. Vous vous ennuyez d'être dans un désert ; un coup de sifflet vous porte dans le séjour des Fées ou des Dieux. Il est vrai que les Décorations changent assez grossièrement. Mais enfin, elles changent, & l'on est ébloüi. Voilà l'effet qu'a produit sur moi la première représentation que

¹ (*) *Fameux Musiciens de l'Opéra François.*

j'ai vue. La seconde, le charme disparut : la troisième, je me dépitai contre le Souverain de l'Orchestre, & je me promis bien de ne me plus donner la peine de le voir avec son sceptre tantôt haut, tantôt bas régler tous les tons de son peuple capricieux & docile tout ensemble.

Je ne prétends pas censurer mes Concitoyens ; mais je ne puis m'empêcher de leur reprocher la fureur, avec laquelle ils donnèrent dans l'Opéra Italien l'hiver passé. Un jour que j'y étois, j'avois à mes côtés un Norrwegien, qui s'étoit fait une idée fort avantageuse du bon goût de la Capitale ; mais il fallut décompter.

« Quoi ! me disoit-il naïvement, tant de monde pour si peu de chose ! Depuis quand la mode de chanter sur le Théâtre ? Les Danois entendent-ils communément l'Italien ? Qu'est ce que cette figure, qui joüe le personnage de Reine ? Puisqu'on veut des flutes, on devoit mieux les choisir. Ce n'est qu'une énorme masse de chair, à qui sa grosseur tient lieu de Majesté. Pourquoi accompagne-t-elle chaque syllabe d'une grimace, ou d'un geste forcé ? On la paie pour paroître ici ; qu'on feroit mieux de la paier pour n'y paroître pas !

Pourquoi ces battemens de mains, toutes les fois que cet Acteur Amphibie dispaeroit. Il joüe le Rôle de Roi avec une voix féminine. Qu'elle le prend bas ! Cependant elle ne peut soutenir sa voix. N'en a-t-elle qu'un filet ? Beau sujet d'admiration ! Pourquoi ces répétitions éternelles d'airs si peu variés, si assoupissans ? Et que font ces bras pendans à ses côtés ? »

Il me dit bien d'autres choses de la même force sur les autres Acteurs ; & n'épargna point ce visage fade, placé là, disoit-il, uniquement pour figurer : & il me fit apercevoir que cette Actrice faisoit du Théâtre un commerce Pantomime de Coquetterie avec quelques-uns de ses adorateurs du Parterre. De tout cela, il alloit conclure, qu'il ne sçavoit lesquels étoient plus ridicules des Acteurs ou des Spectateurs, lorsque l'admirable Mimini suspendit sa critique, fixa son attention, s'attira ses applaudissemens.

Il est vrai, que nous sommes excusables, à cause de la nouveauté ; mais il ne l'est pas moins, que cette nouveauté nous a couté cher, & que le Théâtre Danois, qui commençoit à se former, & qui néanmoins étoit préférable, en a extrêmement souffert.

J'ai ouï plusieurs fois des gens, qui se plaignoient de la multiplicité de spectacles ; car il y en avoit trois alors. N'est-ce pas trop pour Copenhague, disoient-ils ? Nous passons bien vite d'un excès à un excès opposé. Ils ne réfléchissoient pas, que tout cela étoit nouveau, & justifioit par conséquent l'empressement général. Quand la première ardeur sera rallentie, tout cela tombera insensiblement. Le goût des Lettres n'est point parmi nous le goût régnant, & sans cela, que devient le Théâtre ?

J'ose prédire la chute prochaine de l'Opéra, à moins qu'une cause supérieure ne lui fasse la grace de le maintenir. L'hyver passé, on commençoit à s'en lasser. La presse n'étoit plus si grande. Il aura un terrible rival dans le Théâtre François. Nous verrons qui des deux remportera la victoire : car il est impossible qu'ils se soutiennent l'un & l'autre.

On demandoit à une jeune Fille, si elle prenoit plaisir à entendre la première de nos Actrices Italiennes. Oh ! dit-elle, je n'aime pas qu'on pleure en cadence. C'est là la voix de la Nature : & cette décision vaut mieux, à mon gré, que tout ce que le Parterre pourroit dire de contraire.

Qu'un petit nombre de Musiciens & d'Amateurs clair-semés dans les Loges & ailleurs prennent goût à l'Opéra, cela ne me surprend pas, mais que tout le public, qui n'est pas connoisseur, s'émerveille de ce qu'il n'entend pas, c'est ce que je ne puis concevoir, qu'en l'attribuant à la contagion de l'exemple.

Le Rigoriste le plus sévère ne sçauroit condamner, ce me semble, notre Opéra. Il n'est pas assez bon, pour qu'il puisse faire de mauvaises impressions. On y entre sans sentiment : on en sort de même. Peut-on être coupable, de s'être volontairement abandonné à l'ennui ? Ce n'est pas une compagnie fort amusante.

On m'a envoié ce matin une Lettre à laquelle je vais donner ma place. Le public n'y perdra rien ; car, outre que ce morceau me paroît bien écrit & intéressant, je suis au bout du fil de mes idées sur ce sujet. Réfléchissez-vous sur quelque objet qui vous est désagréable, aussi-tôt votre imagination se dessèche ; à peine pouvez-vous penser. Je ne sçai quelle lassitude vous fait tomber la plume de la main. Cette feuille n'a pas été pour moi Amusement. Quelle apparence qu'elle le devienne pour mes lecteurs ? Mais ne voila-t-il pas, que j'entame un autre chapitre. Pardon de l'écart. Ecoutons ce qu'on va nous dire.

Made. la Spectatrice !

Je ne suis pas grand Grec en Musique. Cependant j'ai osé soutenir contre un fort habile Musicien un paradoxe assez étrange dans ce pais-ci. J'ai prétendu, que l'Opéra François étoit supérieur à l'Opéra Italien. Mon homme le nia fort & ferme, & m'accusa de la prévention ordinaire aux François pour leur patrie. Je le relançai d'importance, & l'accablai d'un déluge de raisons, qu'il n'écouta point de sang-froid, & qui par conséquent ne faisoient que blanchir. J'ai cru, qu'il m'étoit permis de vous les adresser, & je me flatte, que j'aurai le plaisir de les voir imprimées dans vos Amusémens.

Premier avantage. L'Opéra, en France, est une véritable Tragédie. On y observe toutes les règles du Drame ; unité de tems, unité d'action, unité de lieu ; & qui plus est, on est obligé de les observer ; car sans cela la Pièce ne seroit plus un Poëme Dramatique ; il est vrai qu'on ne les observe pas toujours à la dernière rigueur ; mais pour un spectacle aussi ridicule, que l'est en lui-même l'Opéra, il faut de l'indulgence, & puisqu'il est permis de s'éloigner du vraisemblable, il doit bien l'être de s'éloigner du vrai. Comparez une Pièce Lyrique Française avec une Italienne. Dans la première, vous trouverez une véritable Tragédie, avec cette différence, qu'elle est en vers irréguliers pour être mise en chant : Dans la seconde, vous n'en reconnoîtrez qu'une copie informe. L'une est remplie de pensées rendues avec force, avec douceur, avec netteté ; l'autre n'est qu'un assemblage confus de mots vuides de sens. L'une exprime avec délicatesse les sentimens, & parle le langage du cœur, l'autre n'exprime que des fadeurs, qu'on ne peut lire ni entendre, sans croire prendre un Emétique. D'un côté, c'est une tendresse raffinée, de l'autre, c'est une mollesse efféminée. Dans la première on s'apperçoit, qu'il régné un heureux accord entre l'auteur des vers & l'auteur du chant noté : on sçait combien Lully & Quinault étoient d'intelligence, & qu'ils étoient faits l'un pour l'autre. Nous allions l'exactitude & la régularité du Poëme à l'harmonie de la Musique. Dans l'Italienne on voit du premier coup d'œil, que le Poëte a été subjugué par le Musicien, & qu'il a été obligé de lui sacrifier & le sens commun & l'esprit. Quel est l'Opéra Italien qui peut soutenir le grand jour de la lecture ? Est-il rien de comparable à Armide, à Phaëton, aux Eélmens <sic>, à Athys &c. (*2)

Second avantage. L'Opéra François a des vols, & plus d'artifice dans les Machines. Là quand un Dieu ou une Déesse descendent du Ciel, ils sortent des Coulisses dans les Opéra Italiens. Le Premier se conforme au vraisemblable ; le second se joïe de l'attention du Spectateur. Le plaisir de l'Opéra ne consiste guères que dans la pompe du spectacle ; & ceux qui aiment le merveilleux trouvent bien leur compte dans le vol opéré par les poids ; & qui ne l'aime pas ?

Troisième avantage. La Danse est essentielle à l'Opéra, parce que sans elle, on tombe dans une léthargie, dont elle seule nous tire. Le plaisir qui endort n'est plus un plaisir. Qu'on entre dans un Opéra Italien, on verra presque tout le Parterre assoupi. Pourquoi ? parcequ'il y a trop d'uniformité. En France, les Danses du Chœur, quoique hors d'œuvre, éveillent, réjouissent, amusent, & font dévorer l'ennui que le reste cause nécessairement. D'où il s'ensuit, que l'Opéra François a un secret particulier, que n'a pas l'Italien, pour parvenir à son but, qui est de plaire.

Quatrième avantage. La Musique Française est plus à portée du Spectateur, que ne l'est l'Italienne. Ce sont deux sortes de Musique excellentes chacune en leur genre. Cependant, parce que presque toutes les Nations préfèrent la dernière, je n'insisterai point là-dessus : je ne dirai point, que Lully, du Mény, Rameau, peuvent entrer en parallèle avec les meilleurs Compositeurs Italiens : mais je soutiens, que la Musique Française est plus propre pour l'Opéra. De 600 personnes qui vont à ce spectacle, il n'y a peut-être pas 6. connoisseurs & 12. amateurs. Et cependant, si l'on n'est l'un ou l'autre, on s'ennuie à la mort ; car la Musique Italienne est si composée, si irrégulière, que pour en sentir les beautés, il faut non seulement avoir du goût pour l'art, mais encore sçavoir l'art même. Il n'en va pas de même de la Française. Elle est, si vous voulez, moins belle, mais plus facile, plus aisée à entendre, moins compliquée, en un mot plus à la portée du Spectateur. J'ai gain de cause, si ceux qui ont entendu l'une & l'autre veulent avoüer franchement ce qu'ils en pensent. A en juger par l'impression, (& c'est cette impression, qui fait le plaisir) on panchera sans doute pour la dernière. Que l'Opéra Italien fasse l'admiration des Connoisseurs ; à la bonne heure ! mais qu'on ne disconviene pas, que le but de l'Opéra est non de les divertir seulement, mais le public, & qu'à cet égard le François a tout au moins sur l'Italien une supériorité relative à l'état de ceux qui

² (*) Opéra François.

aiment ce spectacle. Qu'un Prédicateur Danois traduise en sa langue un sermon d'un Abbé de Cour, & qu'il le prêche à des matelots ; ce sermon, en soi-même éloquent, deviendra extrêmement mauvais par rapport à ces auditeurs qui n'y entendront goutte. L'application de cette comparaison est aisée à faire.

Cinquième avantage. L'Opéra François a le Récitatif en chant, & par conséquent est moins ennüieux. Dans l'Italien, le Récitatif est une espèce de Modulation, d'une Monotonie, destinée, ce semble, au supplice des oreilles. Je m'en rapporte à ceux qui connoissent l'un & l'autre ; si après cela, mon incrédule ne se rend point, je l'enverrai passer quelques mois à Paris. A coup sur il en reviendra dans d'autres idées. Je suis &.

à Y L. B.

Texte, qui doit servir pour le 8me Amusement.

*Qu'un ami véritable est une douce chose,
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.*

La Fontaine.